

“Faire réfléchir”, un bon projet médiatique

Thierry De Smedt

La question que je vais aborder relève de l'efficacité éducative de l'émission *Bye-Bye Belgium*. Comment le pari éducatif de l'émission a-t-il été rempli ? Ce ne sont que des conjectures, puisque nous n'avons pas eu l'occasion de mettre au point une véritable enquête en vue d'observer les effets éducatifs de l'émission. Quels types d'explorations mentales et intellectuelles l'émission a-t-elle impliqués auprès des spectateurs, si tant est que l'on puisse en parler en des termes aussi généraux, c'est-à-dire sans spécifier une catégorie sociologique précise dans le public ? Nous ferons quelques hypothèses en ce sens.

Précisons d'emblée combien le projet qui consiste à “faire réfléchir” le public sur les scénarios possibles de la Belgique est typique d'un des défis les plus grands, les plus nobles, mais peut-être aussi les plus difficiles, que peut se donner une télévision de service public. S'il est un enjeu médiatique majeur, c'est bien celui par lequel, singulièrement, la télévision se donne pour objet d'éduquer, c'est-à-dire de donner aux citoyens les moyens de penser le présent et ses développements possibles. A ce titre, le projet exposé clairement lors du débat en studio par Philippe Dutilleul : “Ce n'est pas un canular. On se met en situation. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?” doit être salué, avec le respect que mérite une mission aussi complexe. Il ne s'agit de rien moins que de faire du citoyen l'acteur de son histoire, dans un monde dont il tente de comprendre les mécanismes.

L'approche de cet article comprend quatre étapes :

- Proposition d'un cadre conceptuel au projet “faire réfléchir”.
- Application de ce cadre à l'édition spéciale du JT, en ne prenant pas en compte le débat qui a suivi.
- Formulation de quelques hypothèses sur l'accomplissement de l'effet *électro-choc* et la possibilité d'avoir induit dans le public un processus de réflexion.
- Enfin, quelques réflexions sur cette expérience que nous avons, comme téléspectateur, vécue de diverses manières, avec différentes implications.

La médiation des savoirs

Contrairement aux apparences, il est assez fréquent que, pour faire connaître quelque chose au public, un média doive renoncer au paradigme de la transmission, au profit d'un paradigme nouveau (dans sa formulation en tout cas) que nous appelons "médiation des savoirs". La médiation des savoirs est une communication des connaissances (représentations, concepts, notions) dans laquelle le communicateur ne se contente pas de transmettre des savoirs préalablement structurés et formulés, car la formulation initiale relève d'univers conceptuels qui ne sont pas partagés de part et d'autre de la médiatisation. Le médiateur cherche plutôt, à travers une reformulation forte, à rendre des connaissances appropriables, sous différentes formes, à des destinataires qui ne partagent pas l'univers notionnel ou expérientiel initial, ou le même type d'implication. Les outils de cette reformulation sont divers : témoignages, fictions, jeux de simulation, théâtralisation, métaphorisation, pour n'en citer que quelques-uns.

Les exemples d'une telle médiation sont en réalité nombreux. On les retrouve dans tous les cas où il existe une forte coupure culturelle entre : spécialiste – non spécialiste ; expert – usager ; amateur – professionnel ; militant – technicien ; producteur – consommateur ; théoricien – praticien ; vieux – jeune ; femme – homme ; – Flamand – Wallon ; ... et vice-versa, bien entendu. Il s'agit donc bien de faire communiquer des personnes qui n'ont en commun ni les mêmes connaissances ni les mêmes points de vues sur un phénomène, et c'est bien ce projet qui est au cœur de la soirée *Bye-Bye Belgium*.

Mais comment pourrait-on formaliser le processus communico-cognitif qui est en action dans une médiation de savoir dont la finalité est, comme le disent leurs auteurs, de "faire réfléchir" ?

Faire réfléchir : essai de formalisation

Nous proposons de concevoir une telle médiation des savoirs sous la forme d'une succession d'étapes qui conduisent, idéalement, au but recherché.

Formuler un réseau de notions au moyen d'un récit : appropriation narrative

La première opération consiste, pour le médiateur, à "encoder" l'information dans une schématisation figurée, dont la structure de base est, souvent, narrative. La forme narrative est en effet, comme l'ont bien remarqué, à la suite des travaux de Paul Ricœur durant les années '70 et '80, les chercheurs de l'Observatoire du récit médiatique (ORM), une opération anthropologique de base, utilisée, non seulement pour informer sur l'actualité en la racontant, mais plus largement aussi

chaque fois que l'on veut faire appréhender les liens qui existent entre diverses variables, que ces variables soient des objets réels ou des concepts abstraits.

D'autres méthodes existent, comme la typologie, l'encyclopédie ou la mise en cartes topologiques, pour ne citer que celles-là. Le récit est et reste cependant un outil d'une grande efficacité, avec ses forces (facilité d'appropriation) et ses limites (simplification des liens à l'axe unique du déroulement narratif).

Décentration cognitive : placer le destinataire dans la (les) perspective (s) d'autrui

La seconde étape a pour but de produire un phénomène psycho-cognitif qui a souvent été identifié, décrit et analysé par les psychologues : la décentration cognitive. Le point de départ de ce concept est que nos représentations mentales sont essentiellement basées sur nos perspectives propres. Par exemple, nous associons inconsciemment l'idée de vacances à la manière dont nous avons l'habitude de prendre nos vacances. Si je suis employé de bureau, j'associerai probablement vacances à nature et plein air. Si je suis travailleur de chantier, j'associerai peut-être davantage vacances à télévision et lecture. Si je suis étudiant, le concept de vacances sera certainement étroitement couplé à celui de préparation des examens ou d'un mémoire. Nos représentations du monde environnant sont donc basées, en grande partie, sur la position que nous y occupons, avec une forte centration sur le point de vue singulier engendré par notre position.

Jean Piaget est connu pour avoir étudié l'évolution de cette centration vers de nouvelles capacités de décentrations, observables dès l'enfance. Lev Semenovitch Vigotsky, Margaret Mead, Willem Doise et Gabriel Mugny ont prolongé son étude en y accentuant la dimension sociale ou intersubjective de la confrontation et de la synthèse des représentations issues de différents points de vue. Il est aujourd'hui clair que la centration cognitive peut se moduler en décentration, lorsqu'elle se trouve contrainte de prendre en compte des points de vue qui sont en décalage par rapport à une perception propre initiale. C'est un phénomène relativement courant dans la réception médiatique que l'on pourrait facilement résumer par l'expression suivante : voir le monde à travers les yeux d'un autre.

Mettre les différents points de vue en profils : un point de vue de points de vue

La troisième étape de la mise en réflexion consiste à provoquer une "mise en profils". Cette image exprime l'idée que deux ou plusieurs points de vue doivent eux-mêmes être mis en scène, de manière à apparaître en perspective, c'est-à-dire sous un angle qui fait apparaître d'un coup d'œil ce qu'ils ont de commun et ce qui les distingue. Il s'agit, donc pour le médiateur, de rendre sensible, à tra-

vers la proximité du commun et du différent, la dynamique d'une divergence qui constitue la base de la réflexion suscitée dans le public et qui lui permet d'entrevoir l'éventail d'une infinité de contraintes et de possibles, réciproquement liés.

Induire une synthèse schématique par comparaison de profils : de l'érudit à l'expert

Dernière étape de la médiation, et son épreuve de vérité, l'opération de synthèse tente d'induire, chez le spectateur, un travail de construction d'un objet mental nouveau constitué non plus par la collection de deux ou plusieurs points de vue, mais d'une schématisation, d'un ordre logique supérieur, de la dynamique des contraintes et des possibles, représentée sous la forme d'un système mécanique dont le spectateur peut, par son imagination "actionner" les variables et en modéliser le jeu des interactions. Cette compétence est, à proprement parler, celle qui caractérise l'expertise. Alors que l'érudition serait, de son côté, davantage le propre d'un collectionneur de références qui ne parviendrait pas à construire une économie de ses savoirs.

Application à l'édition spéciale : opportunités et limites

Voyons à présent comment l'édition spéciale de *Bye-Bye Belgium* procède pour accomplir les étapes présentées ci-dessus.

Formuler un réseau de notions au moyen d'un récit : appropriation narrative

Cette opération a incontestablement été menée. Nous avons, dans l'édition spéciale, une mise en récit "à chaud" qui est traduite en langage télévisuel par un journal télévisé inattendu, diffusé dans l'urgence, suite à un événement que le spectateur découvre à la vision de l'édition spéciale. Le narrateur est le présentateur du journal, mais il est lui-même "saisi" dans son propre récit, puisqu'il semble, à plusieurs reprises, découvrir, avec le téléspectateur, le contenu des séquences qui lui parviennent, comme s'il n'avait pas eu le temps de les examiner avant leur passage à l'antenne. Les matières de ces multiples séquences construisent peu à peu l'ensemble formé par des éléments de la galaxie "éclatement de l'Etat belge". Ce n'est pas un récit après-coup. Il se construit sous la pression des événements et des réflexes journalistiques sans véritable prise de recul. Même les commentaires en studio sont davantage des échos des événements que de véritables réorganisations de l'information en une structure d'ordre supérieure.

Décentration cognitive : placer le destinataire dans la (les) perspective(s) d'autrui

Cette opération paraît aussi avoir été organisée dans la séquence de l'édition spéciale de *Bye-Bye Belgium*. Pour une grande part du public de la RTBF, on peut imaginer que l'annonce de la décision du Parlement flamand de proclamer l'indépendance de la Flandre a produit un changement brutal de perspective. On peut même, semble-t-il, distinguer deux niveaux de décentration. Le premier, actualisation d'un possible, est celui dans lequel un scénario assez lointain devient brutalement une annonce officielle : c'est arrivé ! Le second niveau de décentration est introduit par le fait que la séparation de la Flandre est présentée comme la prééminence d'un point de vue nationaliste flamand qui, bien que pas totalement inconnu des spectateurs, est plutôt considéré par eux comme marginal et rhétorique. Ce point de vue est donc peu pris en compte par les spectateurs dans leur vision crédible de l'avenir du pays. Le basculement est soudain. A l'audition de l'édition spéciale de *Bye-Bye Belgium*, en tout cas durant les trente premières minutes, les spectateurs ont à considérer que cette vision marginale est subitement devenue réalité et que c'est avec elle qu'il faudra désormais vivre. La décentration cognitive est donc brutale. Nous aurons à y revenir.

Mettre les différents points de vue en profils

On peut raisonnablement penser que l'annonce faite par l'édition spéciale de *Bye-Bye Belgium* a introduit, en quelques minutes, une forte tension entre, d'une part, la Belgique telle que se la représentaient les spectateurs et, d'autre part, la nouvelle Belgique amputée de la Flandre. A ce titre, les deux Belges apparaissent donc bien sous la forme de deux profils qui se distinguent clairement : l'ancien et le nouveau. Peut-être touchons-nous alors à une première faille de l'opération : en fait de différents points de vue, le spectateur n'en active que deux, dont l'un n'est plus une alternative à l'autre, puisque c'est trop tard. Cette vision duale est cependant tempérée par la diversité relative des réactions des différents "héros" mis en scène dans la suite des séquences qui forment l'édition spéciale de *Bye-Bye Belgium*. Il n'en reste pas moins que la structure duale de deux points de vue imprègne profondément la mise en profil, d'autant que, pour les spectateurs francophones de la RTBF, ces deux profils apparaissent fortement apparentés à la dimension communautaire belge. La Belgique unitaire du passé appartient au monde représentationnel des francophones (nous) et la Belgique amputée de sa Flandre appartient au monde représentationnel des Flamands (eux).

Induire une synthèse schématique par comparaison de profils

Placé dans une telle situation cognitive, le spectateur type de l'émission (si une telle catégorie existe), belge francophone supposé, a-t-il réussi l'épreuve de vérité de la médiation des savoirs, consistant à se construire une expertise du scénario belge dans l'instant de l'édition spéciale de *Bye-Bye Belgium* ? On ne peut ici que formuler des suppositions. Il est cependant possible de recouper les réactions qui se sont manifestées et le prolongement du présent raisonnement. Je pense que, pour les raisons que je viens de présenter, on peut imaginer que beaucoup d'obstacles se sont opposés à la fabrication d'une synthèse schématique par le spectateur. Le caractère advenu de la scission rend difficile, voire tragique, l'exercice consistant à "*actionner*" les variables et en modéliser le jeu des interactions, selon l'expression utilisée plus haut. Cette opération de mise en action aurait pu être possible si au moins deux scénarios restaient en balance, mais pour notre spectateur lambda, il n'y a plus lieu d'envisager les deux profils, puisque l'un d'entre eux s'est imposé. Au contraire, il est temps de faire son deuil de la Belgique du passé. Quand il est manifeste que *l'impensé* est arrivé, tout le travail du spectateur revient à se convaincre que le passé est révolu et d'anticiper, avec les héros des séquences de l'édition spéciale de *Bye-Bye Belgium*, les conséquences de la nouvelle situation. La tension cognitive qui pousse à réfléchir a donc vraisemblablement fait place, chez beaucoup de spectateurs, à une tension affective, consistant à gérer la perte soudaine d'une vision préalablement bien ancrée de son identité nationale. De plus, la nécessité de faire le deuil inhibe la conscience critique, capable de se poser la question : "Et si ce n'était pas vrai ?" Une personne qui apprend la disparition d'un être cher, de la bouche d'un informateur officiel de surcroît, ne songe pratiquement jamais à vérifier si on lui dit la vérité. Elle est essentiellement mobilisée par le sentiment lié à la perte. Son travail primordial est d'apprendre à croire à la réalité nouvelle et non à la mettre en doute, puisqu'elle souhaite au plus profond d'elle-même que cette nouvelle soit fausse, mais ne peut en aucun cas céder à cette envie sous peine de démence.

Les quelques fragments de réactions par mail et SMS, diffusés à l'image durant le débat qui a suivi immédiatement l'édition spéciale de *Bye-Bye Belgium*, fournissent des indices qui corroborent notre hypothèse générale.

"Il faut garder le pays uni. Super émission. J'ai énormément tressé. Vous déformez la vision des Flamands. Ouf, c'était une blague. J'ai battu mon record de gros mots. Vive la Belgique. Belge est notre nom de famille. J'en ai les jambes coupées. Continuez. J'ai rejoint mon régiment. Qui va payer ? J'étais au bord des larmes. L'union fait la force. Je suis outrée de votre fiction. Stop au divorce."

Ces réactions, à supposer qu'elles émanent d'une partie importante du public présent devant le petit écran, montrent une forte composante passionnelle, nettement marquée d'affectivité. Peu d'apports rationnels sont manifestés. Cette hypothèse se renforce encore si on analyse les réactions "à chaud", par téléphone, présentées, depuis le centre d'appels téléphoniques de la RTBF, par la journaliste Julie Morelle, toujours durant le débat qui a suivi immédiatement l'édition spéciale de *Bye-Bye Belgium*. Ces réactions font apparaître différentes attitudes peu compatibles avec un processus cognitif d'expertise.

Inquiétude, pleurs, sortir le drapeau, rapatrier les enfants, sortir en rue, au Palais royal, téléphoner à des amis

Expulsion: Attribution du projet de scission "au monde politique et aux médias"

Crédulité: Est-ce que vous y avez cru? Réponse SMS: 89% oui au début, 6% jusqu'au bout, 5% non

Étonnement: "C'était gonflé, c'était dangereux"

L'analyse des interventions de Julie Morelle suggère toutefois qu'au fil du débat qui a suivi immédiatement l'édition spéciale de *Bye-Bye Belgium*, les réactions téléphoniques prennent peu à peu distance. Cependant, ces réactions ne concernent pratiquement pas l'analyse du processus historique de la Belgique, mais plutôt le rôle des politiciens et l'initiative de la RTBF d'animer la soirée télévisée comme elle est en train de le faire. Ces derniers éléments renforcent l'hypothèse que l'exercice consistant à "*actionner*" les variables et en modéliser le jeu des interactions semble redevenir possible, à mesure que le public s'approprie l'idée que l'édition spéciale de *Bye-Bye Belgium* était un canular ou, plutôt, une "docu-fiction" selon le terme utilisé par la direction de la RTBF. On peut comprendre ce phénomène en supposant que lorsque diminue la prégnance du "c'est arrivé", la pression à faire son deuil d'un point de vue diminue et laisse, dans l'espace mental du spectateur, le volume nécessaire à la comparaison des profils et à une schématisation d'ordre supérieur.

Peut-on dès lors penser que l'édition spéciale de *Bye-Bye Belgium* a réalisé les effets visés : faire réfléchir au présent pour construire le futur ?

Effets visés et éducation du spectateur : hypothèses sur les effets produits

L'analyse de la séquence, qui, répétons-le, ne se base pas sur une démarche expérimentale, ni sur l'observation des processus mentaux induits, suggère l'hypothèse selon laquelle une grande partie (mais quelle en est la valeur exacte ?)

du public n'a probablement pas mis, dans l'instant de la vision, les scénarios en profils comparatifs. En effet, un seul scénario a effectivement été raconté et il a été, de surcroît, présenté comme advenu. Par conséquent on peut supposer les effets suivants.

Le mode fictionnel, nécessaire au lancement du processus de mise en perspective, n'a pas été identifié et approprié, au profit du mode informationnel : "c'est arrivé", entraînant, chez de nombreux spectateurs, un blocage de la mise en action des variables du scénario belge. La charge émotive a pris le pas sur la prise de distance réflexive en provoquant, non pas l'exercice de la rationalité critique, mais, au contraire un intense besoin de reliance sociale. Ce phénomène d'empathie collective, caractérisé par la multiplication de messages de cohésion affective a souvent été décrit par des psychologues. Ceux-ci ont en outre observé que le caractère intellectuellement inhibiteur d'une menace diminue lorsque le sujet est en groupe, si on la compare à ce qui se produit lorsque celui-ci est isolé. Effectivement, de nombreux épisodes de recherche d'empathie collective ont été relatés dans les jours suivants, notamment à travers les blogs, décrivant des spectateurs descendant sur les paliers des immeubles, dans la rue, frappant à la porte des voisins, et, surtout une inflation de SMS et d'appels sur les téléphones portables.

Enfin, l'analyse des réactions citées durant, et après, la soirée suggère que la réflexion sur la médiatisation ("a-t-on le droit de montrer comme cela que...") tend à éclipser le débat spécifiquement politique. Ce fut notamment l'approche de quelques personnalités politiques (Jean-Michel Javaux, Francis Delpérée...) présentes sur le plateau du débat qui a suivi l'édition spéciale de *Bye-Bye Belgium*.

Electrochoc ou éducation?

Il semble qu'à court terme l'accomplissement de l'effet éducatif "faire réfléchir" pose sérieusement problème. Du moins si on se concentre sur le temps immédiat de la diffusion de l'édition spéciale de *Bye-Bye Belgium*. Comme d'autres observateurs l'ont montré, la longue période durant laquelle la nouvelle de l'indépendance autoproclamée par le Parlement flamand est apparue à l'écran comme officielle et non comme une fiction, combinée avec, d'une part, la mise en forme télévisuelle et, d'autre part, le regard "ordinaire", c'est-à-dire souvent incomplètement attentif à tous les indices du programme, des téléspectateurs, ont formé un ensemble qui n'a pas garanti, dans le temps de la diffusion de

l'édition spéciale de *Bye-Bye Belgium*, une mobilisation cognitive capable de mettre à plat la mécanique de l'histoire du pays et d'en explorer intelligemment les tenants et aboutissants. Le processus engagé semble plutôt avoir généré un grand élan collectif en vue du multiplier les liens affectifs et l'expression sincère des passions identitaires.

A moyen terme, cependant, les multiples remous (échos, explications, commentaires, réactions, justifications, débats, témoignages) pourraient bien avoir produit un certain effet réflexif, dont il reste difficile d'évaluer l'ampleur et surtout l'impact sur une meilleure appropriation collective de la question de l'avenir de la Belgique. Si un processus éducatif du public de la RTBF n'a probablement pas été induit immédiatement par l'édition spéciale de *Bye-Bye Belgium*, quelque chose en ce sens semble s'être indirectement amorcé, mais cela s'est peut-être accompli au prix de tensions et de frustrations que certains trouveront inutiles ou en tout cas excessives. Il reste que l'originalité de cet épisode et de ses multiples effets offre matière à enseignements et à réflexion sur la capacité et les limites du média télévisuel à se faire éducatif, dans le meilleur sens du terme.

Des enseignements... peut-être...

L'épisode de l'édition spéciale de *Bye-Bye Belgium* rappelle que les genres médiatiques sont historiquement construits dans une interaction producteurs publics. Le *contrat de lecture* souvent cité en analyse des médias et en éducation aux médias apparaît ici dans toute sa dynamique. Aucun genre médiatique n'échappe à une négociation silencieuse permanente de ses frontières et de ses marqueurs, avec, comme dans le cas qui nous occupe, des moments de discordes et d'ajustement chaotique, non seulement de part et d'autre du vecteur médiatique, mais au sein même de la galaxie des producteurs et de celle du public. A l'heure de la dérégulation des médias, entre le cristal des genres académiques et la fumée des flux anomiques, le langage de la télévision louvoie. Cela rend indispensable une réflexion plus systématique, aussi bien entre spécialistes et experts, mais peut-être surtout entre les *filmeurs*, comme le disent subtilement les écoliers et le public, sans lesquels il n'est pas de média. On peut imaginer que la partie la plus cultivée du public a eu matière (et lieu) à penser, à l'occasion de la diffusion de l'édition spéciale de *Bye-Bye Belgium* et de son important sillage de réactions, mais qu'en a-t-il été des personnes moins initiées au débat et à la confrontation fertile des idées ? Ont-elles trouvé les lieux d'échange et de réflexion que l'électrochoc *Bye-Bye Belgium* rendait

nécessaire ou se sentent-elles encore plus anxieuses et impuissantes dans une actualité chaotique et inéluctable ? Cette question suggère de concevoir à l'avenir des projets médiatiques d'une telle ambition et d'une telle force en mettant en place dans le monde associatif et communautaire des adjuvants propices à favoriser les échanges affectifs et rationnels qu'un tel dispositif semble rendre nécessaires.

Un second enseignement vient aussitôt. Cet épisode confirme que l'image et l'imaginaire entrent *de facto* dans les dispositifs médiatiques d'information et de réflexion, alors que, traditionnellement, et paradoxalement dans les médias d'information, rationalité, objectivité, information, éducation et réflexion sont des termes plus volontiers associés au texte et au raisonnement verbal, qu'au théâtre narratif de l'audiovisuel. La lecture et l'interprétation par le public des messages médiatiques utilisant la fiction se basent cependant sur des "conventions implicites" qui s'avèrent déterminantes dans l'accomplissement des objectifs d'information et d'éducation. Les médias "éducatifs" combinent, dans une proportion délicate, une composante de stress (souvent apportée par le réalisme de l'audiovisuel) et, à l'opposé, une mise à distance (souvent apportée par le symbolisme du texte). Comment déterminer, pour un public aussi diversifié que celui d'une chaîne publique généraliste, la combinaison optimale de ces deux ingrédients, afin que les programmes d'information soient passionnants sans pour autant passionner. Ce dosage gagne à être réfléchi comme un vrai problème contemporain, avec les observations et les études que sa complexité mérite. Vu l'expertise qu'elle suppose, cette réflexion tend, lorsqu'elle s'ébauche, à se limiter au monde des producteurs médiatiques : les émetteurs. Or, parce qu'elle opère constamment sur les objets médiatiques qui peuplent le quotidien de chaque citoyen et que, grâce au multimédia en réseau, celui-ci devient à son tour un émetteur, la problématique de la représentation en vue de faire réfléchir devient une cause commune et plus seulement affaire de spécialistes.